

Rembrandt, exégète et interprète de la parabole des deux fils (Luc 15,11-32)

par **Christophe
DESPLANQUE,**

*pasteur
de l'Eglise Réformée,
La Rochelle et Ile de Ré
(France)*

La découverte dont cet article veut rendre compte est le fruit d'un hasard. En cherchant une illustration du récit de Gn 27,1-40, pour préparer une méditation par l'image de ce récit de la bénédiction de Jacob, je suis tombé sur une reproduction de la célèbre peinture de Rembrandt (dont cette année est le 400^e anniversaire) : Le retour du fils prodigue¹. J'ai eu l'intuition d'avoir trouvé ! Intuition dont cet article, par l'étude du tableau, et bien sûr l'analyse comparée de Gn 27,1-40 et Lc 15,11-32, essaiera de vérifier le bien-fondé. J'ai conscience d'émettre une hypothèse. Le lecteur est invité à en éprouver la solidité.

1. Du texte de Luc à sa représentation par Rembrandt

Le retour du fils prodigue est un chef-d'œuvre, peut-être le chef-d'œuvre de Rembrandt. Arrivé presque au terme de sa vie, l'artiste d'Amsterdam a saisi en une seule scène la totalité ou presque de la célèbre parabole évangélique, voire de l'Evangile lui-même. Le tableau, en effet, n'est pas un simple double pictural du récit rapporté par Luc. Il en constitue tout

¹ Rembrandt Van Rijn, *Le retour du fils prodigue*, huile sur toile, 262 x 205 cm, vers 1667. Musée de l'Ermitage, Saint-Petersbourg, Russie.

autant une méditation qu'une seconde narration. Il a inspiré plusieurs ouvrages que nous recommandons au lecteur².

Entre continuité...

Le récit de Jésus (Lc 15,11-32) est restitué dans sa quasi-totalité : la tunique déchirée, la sandale usée, les talons rabotés, le crâne tondu du cadet racontent son départ loin du père, son errance, sa déchéance ; et son agenouillement, le repentir qui le ramène vers son père (vv. 14-20a).

A droite du tableau, la posture du fils aîné, toute en raideur, le regard hostile, les mains serrées sur son bâton et les lèvres sur son ressentiment, résument les vv. 25-30, l'éclat de colère qui suivra son retour des champs, quand il apprendra la nouvelle et refusera de s'associer à la joie du père. En suivant l'axe temporel du récit, le tableau se lit donc obliquement, de gauche à droite et de bas en haut. Le cadet paraît avoir fait irruption depuis le coin gauche en bas, pour se jeter devant le père.

L'instant saisi par Rembrandt, c'est le moment des retrouvailles, au centre du récit (20b-24).

... et rupture

A ce « moment » du récit, et si l'on peut dire ce « moment » du tableau, Rembrandt prend ses distances avec le texte biblique. Lc 15,20 indique que le père voit le fils « quand il est encore loin ». C'est donc par le regard que le père est « pris aux entrailles », par ce regard qu'il va être ému de l'état pitoyable de son cadet.

Or sur la toile, le père est représenté dans une posture d'*aveugle*. Ses yeux sont fermés... ou presque (on y reviendra). Le geste des mains, foyer de toute la scène (désigné comme tel par la lumière, et la convergence

² Notamment Henri Nouwen, *Le retour de l'enfant prodigue, revenir à la maison*, trad. de l'anglais par Rollande Bastien, Bellarmin/PB.U., 1995 ; et celui, richement illustré, de Paul Baudiquey, *Rembrandt, le retour du Prodigue*, Paris, Mame, 1995. Sur l'enracinement biblique de Rembrandt, cf. P. Baudiquey, *Un évangile selon Rembrandt*, Paris, Mame, 1989. Il semble difficile de ne pas s'arrêter devant une œuvre pareille, voire de ne pas s'y plonger. Cf. le témoignage d'Henri Nouwen sur sa rencontre avec l'œuvre et le bouleversement qu'elle a suscité dans sa vie, *op. cit.*, pp. 11-26. Témoignage similaire de P. Baudiquey sur sa première visite au musée de l'Ermitage : *Rembrandt, le retour du Prodigue*, pp. 9s.

des regards des trois personnages de droite) évoque nettement le tâtonnement dû à la cécité. C'est en le touchant des deux mains que le père accueille, ramène à lui, protège (notamment de la haine de l'aîné), soutient, rétablit son fils ; et s'appuie avec confiance sur lui, comme un vieillard sur son enfant agenouillé, mais vigoureux. Mais c'est également – et d'abord – par ce geste qu'il le *reconnaît*. Les mains du père ont remplacé ses yeux, et le toucher la vue.

Quel contraste, d'autre part, entre la joie exubérante du père décrite dans le récit lucanien (« il se jeta à son cou », « le couvrit de baisers ») et le mélange de retenue pudique et de tendre abandon que Rembrandt a su magnifiquement exprimer ! Le père semble à la fois sûr de lui, sûr de son amour, et encore hésitant, comme s'il n'osait pas croire tout à fait à un bonheur trop beau pour être vrai, comme s'il cherchait toujours son fils. Une autre représentation de la scène par Rembrandt, une eau-forte signée et datée de 1636, est bien plus proche de la narration des retrouvailles en Lc 15,20 : le père s'y avance vers le fils dans un mouvement décidé, et se penche vers lui pour l'embrasser et le relever. C'est le père qui, visiblement, a fait le premier pas.



Rien de tel dans le tableau qui nous occupe, et que Rembrandt peindra 31 ans plus tard, peu avant sa mort³. Ici visiblement seul le fils s'est jeté aux pieds du père. Pourquoi ce décalage avec la parabole de Jésus ? Dans son beau livre consacré au tableau⁴, Paul Baudiquey suggère involontairement la réponse. Il ne manque pas de comparer le geste des mains du père à celui de la bénédiction patriarcale, « liturgie de la main ». Et de citer André Moatti : « Je le sens très Ancien Testament, ce vieux ! » (la tenue du père n'est pas sans rappeler le vêtement sacerdotal d'Aaron, cf. Ex 28). Il faut approfondir cette intuition d'une scène de bénédiction⁵. Il me semble, en effet, que le décalage entre la parabole de Lc 15 et la façon dont Rembrandt a choisi de la « raconter » peut s'expliquer par un effet voulu du peintre : une allusion, un renvoi au récit de Gn 27, la bénédiction subtilisée par Jacob à son père Isaac, présenté justement, dès le v. 1, comme vieillissant et aveugle. Rembrandt, c'est l'hypothèse que nous voulons défendre, a bien vu et voulu restituer, par son art, la parenté des deux récits.

2. D'un récit biblique à l'autre

Certaines parentés bibliques de la parabole de Jésus ont été étudiées : avec le Ps 23⁶, avec Jr 31⁷, ou le livre de Jonas⁸. Mais rarement, du moins dans l'exégèse contemporaine⁹, avec le cycle de Jacob et en particulier le

³ Contraste bien vu par Nouwen, *op. cit.*, p. 46.

⁴ *Op. cit.*, p. 59.

⁵ Relevée également par Henri Nouwen, et sur laquelle il conclut son ouvrage, pp. 165-173.

⁶ Cf. K.E. Bailey, « Psalm 23 and Luke 15, a Vision expanded », *IrBibStud* 12 (2,90), pp. 54-71.

⁷ Références in : F. Bovon, *L'Evangile selon Saint Luc*, C.N.T., 2^e série, vol. IIIc, Genève, Labor & Fides, 2001, pp. 26s.

⁸ J. Alonso Díaz, « Paralelos entre la narración del libro de Jonás y la parábola del hijo pródigo », *Bib* 40, 1959, pp. 632-640. C.J. Waters, « Jonah and the Elder Son », *Exp. Times* 112, 3/2000, pp. 92s.

⁹ Cet article était terminé lorsque j'ai pris connaissance d'un bref résumé de K. Bailey, « Jacob and the Prodigal Son : A New Identity Story. A Comparison between the Parable of the Prodigal Son and Gen 27-35 », *NESTheol Rev* 18, 1/1997, pp. 54-72. L'auteur voit

récit de Gn 27. Ce n'est pourtant pas sans référence, nous semble-t-il, à ce précédent de l'histoire patriarcale que la parabole reprend le thème d'un antagonisme, direct ou indirect, entre deux frères. Il s'agit d'un véritable « standard » biblique, si l'on ose emprunter ce terme au vocabulaire musical, standard déjà décliné dans le récit de Caïn et Abel (Gn 4), et plus près de Gn 27, ceux concernant Ismaël et Isaac¹⁰.

Entre l'histoire de Jacob (au-delà même du récit de la bénédiction) et la parabole du père et de ses deux fils, plusieurs similitudes sont en effet à relever dans ces variations autour du thème de la rivalité de deux frères :

- La situation de départ est la même : le fils cadet convoite l'héritage paternel (la fortune du père en Lc 15, sa bénédiction en Gn 27).
- Le père accède à ce désir passivement (Isaac malgré ses doutes bénit Jacob sur parole, le père en Lc 15 donne sa part au fils et le laisse aller sans rien dire).
- L'héritage « échappe » à l'aîné, au sens propre du terme en Gn 27, et au sens psychologique en Lc 15,31 : le père doit rappeler à son aîné, auto-désigné comme un employé consciencieux et non-reconnu, qu'il est en fait héritier et jouit déjà de tous ses biens.
- Le cadet quitte la maison paternelle (Jacob par crainte, le cadet de la parabole par libre choix).
- Loin de chez lui, le cadet loue ses services à un éleveur qui le traite mal (Lc 15,15s ; Gn 29ss).
- Le cadet s'attire la colère et la haine de l'aîné (Gn 27,41 ; Lc 15,28s).

en Lc 15,11-32 une nouvelle narration de l'histoire de Jacob : les points de contact sont trop nombreux pour être accidentels. Je n'ai trouvé aucun autre article explorant cette voie sur les vingt dernières années de publication exégétique (source : *New Testament Abstracts*).

¹⁰ Cf. François Bovon, « La parabole de l'enfant prodigue – seconde lecture », in : *Exegesis*, *op. cit.*, p. 303 : F. Bovon évoque le thème de la rivalité des deux frères comme arrière-plan de la parabole, citant la paire « Esaü-Jacob » mais avec d'autres (Caïn-Abel, Isaac-Ismaël). Dans son monumental commentaire de l'évangile selon Luc (cf. note 7), il signale que les retrouvailles d'Esaü et Jacob en Gn 33,4, et celles du père et de son fils en Lc 15,20, sont décrites presque exactement dans les mêmes termes : l'offensé *court, se jette au cou* de l'offenseur, et *l'embrasse*. *Op. cit.*, vol. IIIc, p. 41, p. 45, p. 50 n. 207.

Ce qui est vrai des grandes lignes de la parabole l'est aussi de ses détails anecdotiques : ils renvoient au récit de Gn 25-27 d'une manière trop précise pour être accidentelle :

- la viande de chevreau est désignée dans les deux récits comme un mets apprécié, et festif, un menu favori¹¹.
- En ce qui concerne l'aîné, au moment du retour du cadet, il est « aux champs », εν αγρω (Lc 15,25). Esaü en Gn 25,27 est décrit comme un homme « de la campagne », avec l'adjectif de la même racine dans le grec des *Septante*, αγρουκος¹² ; c'est dans la campagne qu'il va chercher du gibier en Gn 27,5. C'est par l'odeur de campagne de ses vêtements, endossés par Jacob, qu'Isaac croit reconnaître son aîné (Gn 27,27. LXX : οσμη αγρου πληρους).

On le voit, les parallèles sont trop nombreux pour relever du simple hasard. Jésus reprend et renverse complètement, devant ses auditeurs pharisiens, le thème de l'élection de Jacob, futur Israël, en donnant cette fois à Jacob-Israël la place du fils aîné, et aux païens celle du cadet¹³. Dieu est libre de tous les ordres et préséances. Les pharisiens, descendants de Jacob, se savent au bénéfice du choix de Dieu en faveur du cadet. Mais ce que Jésus leur apprend, c'est que Dieu est tout aussi libre de renverser les renversements, donc qu'aucun humain, juif ou non-juif, ne peut se targuer d'une quelconque préséance devant lui !

A ceci, il faut ajouter que la « réhabilitation » de l'aîné, figure des nations, est *déjà amorcée* en Gn 27¹⁴. Le récit de la tromperie de Jacob se poursuit par un dialogue déchirant entre Isaac et Esaü (Gn 27,32-40).

¹¹ On trouve le même terme εριφος, « chevreau, jeune bouc », dans la version grecque (LXX) de Gn 27,9.13.16 et en Lc 15,29. Seul autre usage dans le N.T. : Mt 25,32. C'est comme si l'aîné disait au père ce qu'Esaü aurait pu dire exactement à Isaac : « C'est bien la peine que je te mitonne du chevreau depuis tant d'années, tu ne m'as pas payé de retour ».

¹² C'est tantôt αγρος, tantôt πεδιον, « plaine », « champ », qui restitue dans la traduction grecque de la Genèse l'hébreu *sadeb*, désignant généralement un territoire non habité, sauvage le plus souvent, dans certains cas cultivé (2 R 9,25, Rt 2,8).

¹³ Si l'on veut bien suivre cette interprétation de la parabole qui remonte aux Pères de l'Eglise.

¹⁴ Jésus n'abolit pas la loi ni les Ecritures qui la portent, il en dévoile le vrai sens.

Isaac est navré de n'avoir plus de bénédiction à transmettre à son aîné suppliant ; il lui en donnera une, avec un versant de malédiction ou plutôt de sanction pour une bénédiction manquée (v. 39) et un versant de bénédiction qui ne sonne pas uniquement comme le « lot de consolation » des perdants. Esaü reçoit la place du cadet : il vivra de son épée, un peu comme chez les propriétaires nobles autrefois en France : l'aîné héritait du domaine, le cadet embrassait la carrière militaire. Esaü héritera de la liberté du mercenaire à défaut de la richesse des terres. On y reviendra à la fin du paragraphe suivant.

3. Le jeu biblique oscillant de Rembrandt

Rembrandt adresse comme des clins d'œil au spectateur de son œuvre, et l'invite à cligner de l'œil à son tour : en faisant osciller son regard, au gré des détails et au fil de la méditation que ce tableau provoque, du récit de Luc à celui de la Genèse. Essayons de décortiquer ce jeu subtil.

Partons encore du regard du père. La paupière baissée sur l'œil gauche peut faire penser que le père contemple le fils à ses pieds. Ce qui nous renverrait au regard miséricordieux décrit en Lc 15,20 : « Son père le vit alors qu'il était encore loin et en eut profondément pitié ». Mais l'orientation divergente et la position mi-close de l'œil droit concourent à suggérer que l'œil gauche est aussi fermé, et alors nous pensons à Isaac, aveugle ; ce sont par ses quatre autres sens qu'il « reconnaîtra » son fils : le toucher des mains que le tableau met si bien en valeur (vv. 12.21s)¹⁵, le goût des aliments qui lui sont préparés (vv. 9s.14.17.19.25, cf. v. 31), l'odeur des vêtements (v. 27), et l'ouïe (vv. 22.24).

Il semble difficile de rapprocher Isaac bénissant Jacob du père de la parabole retrouvant son cadet : Isaac a une bénédiction à transmettre et elle va lui être extorquée, le père a déjà tout partagé librement et n'a plus rien à donner, sinon la joie d'avoir retrouvé son fils et de le réintégrer dans sa dignité filiale.

Et pourtant Rembrandt a rassemblé en une seule les deux figures paternelles, celle de la parabole et celle d'Isaac : le personnage qu'il nous

¹⁵ Et seul sens, autre que la vue, que Rembrandt ait voulu signifier ici.

donne à contempler est aveugle comme Isaac mais son geste empreint de tendresse ne laisse planer aucun doute : il est sûr d'accueillir devant lui son fils, qu'il veut bénir en pleine connaissance de cause¹⁶. Inversement, s'il est indubitablement le père du récit de Jésus, le vieillard du tableau est aussi représenté comme ignorant, à l'image d'Isaac, *quel* fils est agenouillé devant lui. Mais ne retrouvons-nous pas cette « ignorance » dans la parabole ? Le père *ne veut pas* savoir ce que lui a fait son cadet, parce que l'essentiel pour lui est de retrouver le fils qu'il avait perdu et de faire la fête avec lui comme avec son aîné.

A première lecture, il paraît tout aussi difficile de rapprocher les figures de Jacob, le rusé, celui qui, à l'instigation de sa mère, trompe son père pour lui arracher sa bénédiction, et du fils qui revient, repentant, vers le père. Jacob, lui, ne se repentira pas de sa ruse. Avec l'aide de sa mère, il trompe les sens d'Isaac : la viande des chevreux remplace le gibier et leur toison la pilosité du frère aîné, l'odeur d'Esau n'est que celle des vêtements que son frère lui a « empruntés » avec la complicité active de Rébecca. L'aplomb de Jacob à mentir aura même raison des hésitations du père à reconnaître la voix de l'aîné. Rien de tel chez le cadet de la parabole. Il n'a rien à cacher au père. Car il est vidé de tout, comme cette sandale tombée du pied gauche au bas du tableau, symbole d'une âme désormais prête à accueillir la Grâce¹⁷.

Un « test » décisif du bien-fondé de notre hypothèse consistera donc à examiner si elle rend compte de la représentation par Rembrandt du fils agenouillé. Le traitement du personnage peut-il renvoyer lui aussi à la fois à Lc 15 et au récit de la bénédiction de Jacob ? La réponse est oui, si l'on veut bien considérer les éléments suivants :

¹⁶ Il faut noter que le geste n'est pas *exactement* celui de la bénédiction. Pour bénir, les mains du père devraient reposer sur la tête du fils et non sur ses épaules. Je suis redevable de cette observation à mon collègue, le pasteur Denis Vatinel, de Royan. Rembrandt a su ainsi signifier *à la fois* la bénédiction donnée à Jacob et le geste d'accueil et de réhabilitation en faveur du fils cadet.

¹⁷ Il vaut la peine de citer l'admirable commentaire de Paul Baudiquey sur cette sandale : « Trou d'ombre, dont la lumière caresse le seuil, avant de l'inonder jusqu'au fond, de ses laves brûlantes. Béance totale : exact symbole d'un cœur vidé de toute suffisance, enfin capable du seul geste sauveur qui est de se recevoir, tout entier, de l'amour dont on est aimé ». *Op. cit.*, p. 66.

En contraste avec le visage du Père, fortement éclairé, le profil du fils, le dos tourné à la lumière, reste dans l'ombre, tourné vers le sein du Père. Souvenir de ce sein maternel où dès avant sa naissance, Jacob échangeait des coups avec son aîné (Gn 25,22)¹⁸ ? Le sourire, très légèrement esquissé, exprime-t-il la paix, la confiance, l'abandon, la joie d'être accepté, ou la ruse ? Que veut-il donc, ce fils ? Garder sa part d'ombre ? Abuser encore et toujours de la cécité de son père, se faire passer pour qui il n'est pas, s'imaginer qu'il peut ou doit jouer avec lui, marchander sa bénédiction, son pardon, sa grâce, gagner sa place sous ce soleil dont rayonne le visage glorieux du Père ? Alors que tout lui est donné d'avance, comme tout avait déjà été donné à Jacob, avant même qu'il l'ait su ou voulu (Gn 25,23) ?

On pourrait objecter que tout cela est subjectif, que le personnage n'est pas vêtu d'une peau de chevreau, etc., si un détail important du tableau, qui nourrit de nombreux commentaires, ne venait souligner la dualité du fils agenouillé : l'exécution particulièrement ostensible des pieds (ils se trouvent à « l'entrée » de la scène, telle que nous l'avons située ci-dessus).

Dans le tableau, les pieds sont au fils ce que les mains sont au père : non seulement les membres les mieux mis en valeur, mais, par conséquent, le résumé de toute leur personne, de tous leurs actes, de tout leur désir. En contraste, les pieds du père et les mains du fils restent invisibles¹⁹. Rembrandt nous signifie ainsi que c'est là, dans les mains du père, et dans les pieds du fils, qu'il faut chercher la clef de leur histoire personnelle, mais aussi celle de leur relation, de leur histoire commune. La représentation des pieds du fils est dissymétrique, tout comme celle des mains du père²⁰. Le pied gauche, du côté d'où vient la lumière, est complètement

¹⁸ Henri Nouwen note que la nudité du crâne peut évoquer celle d'un bébé nouveau-né, *op. cit.* pp. 68s. Nous assistons ici à la « naissance » du fils, campé comme s'il venait de sortir du sein du Père (Jn 3,3s !).

¹⁹ Le fils aîné est le seul dont les mains et un pied soient représentés, mais ils sont cachés : le pied gauche, lourdement chaussé (en contraste avec ceux du cadet), les mains, fermées sur elles-mêmes, comme pour refuser et contester la bénédiction que celles du Père répandent sur le cadet.

²⁰ Cela a été relevé mille fois : la main gauche du père est une main d'homme, qui porte, fortifie, relève le fils agenouillé. Sa main droite est plus fine, féminine, porteuse d'une tendresse toute maternelle.

nu, déchaussé, la sandale gît à côté ; désormais inutile puisque le père dira à ses serviteurs : « Mettez-lui un anneau au doigt (symbole d'autorité filiale), et des sandales aux pieds », Lc 15,22. Les sandales sont l'apanage de l'homme libre, les esclaves vont nu-pied. Le pied gauche nous dit un fils qui attend du père la parole qui le réintégrera dans toute sa dignité : « Tu es mon fils »²¹.

Mais le pied droit, côté ombre, est encore chaussé de sa sandale, en piteux état d'ailleurs. Comme si cette liberté que donne la dignité de fils et d'héritier, cette liberté qu'il a cru connaître mais a usée jusqu'à la semelle dans son errance, le cadet hésitait encore à la recevoir des mains du père en ne se déchaussant pas totalement. Comme si, donc, le personnage agenouillé hésitait encore entre deux identités : le « prodigue » de retour, symbolisé par le pied gauche, nu, et Jacob chaussé²² et prêt au départ, annoncé par ce pied droit, qui ne laisse apparaître que son *talon*. Le rapprochement serait-il fortuit avec le nom donné à Jacob, jeu de mots entre *'aqeb*, « talon » (cf. Gn 25,26) et *'aqab*, « tromper » ? Il nous semble impossible qu'il s'agisse d'une coïncidence. Au vu du faisceau d'indices déjà accumulés, le croire serait ingrat envers les efforts déployés par Rembrandt pour nous guider dans ce jeu de miroir, voire ce « jeu de piste » biblique.

La méditation par Rembrandt du récit de la Genèse va même plus loin, aussi loin, pensons-nous, que sa relecture par Jésus. Dans la bénédiction qu'il donne à Esaü en Gn 27,40, nous l'avons vu, Isaac lui annonce une vie de guerrier libre : « Tu vivras de ton épée » ; pourquoi cette dague ou courte épée que le peintre a accrochée à la ceinture du cadet exténué par la marche ? Notre regard oscille encore : le fils agenouillé peut représenter *aussi* Esaü, le guerrier-chasseur. Esaü tenu à l'écart de la promesse, Esaü qui représente tous les peuples, par opposition à Jacob-Israël, et recevant enfin, au terme de son errance, la bénédiction qu'il demandait. « Tout ce qui est à moi est à toi », dira le père au fils aîné. Dans la repré-

²¹ Pour Henri Nouwen, c'est l'épée au côté qui symbolise cette dignité de fils à laquelle le cadet s'accroche malgré tout (*op. cit.*, p. 58). Nous voyons plutôt dans cette épée une allusion biblique, cf. *infra*.

²² Et si mal « chaussé » d'un nom usurpé, que lui aussi devra revenir un jour, recevoir un nom nouveau au gué de Jabbok (Gn 32) et connaître enfin la réconciliation, cf. Gn 33.

sensation de Rembrandt, cette parole est figurée par la similitude des vêtements du père et de l'aîné, à droite, et par le fait qu'ils sont tous deux barbus, alors que le cadet est imberbe. Mais la thématique du renversement des rôles et des situations se dédouble : c'est Jacob le cadet originel qui est devenu « l'aîné » par la bénédiction, Israël, dont les pharisiens s'enorgueillissent d'être les fils légitimes²³. Et c'est Esaü, l'aîné à l'origine, qui est devenu le prodigue, le fils parti au loin, faire « campagne », bref le cadet, et donc à son tour susceptible de prendre la première place ! Il y a « de l'Esaü » dans ce « Jacob » agenouillé. Non pas le frère prêt à brader son droit d'aînesse pour calmer sa faim, dont Jacob a voulu prendre la place. Ni l'aîné revanchard et haineux que Jacob devra fuir. Plutôt, l'Esaü suppliant et repentant, l'Esaü déchiré et amer qui ose croire malgré tout qu'il lui restera une miette de bénédiction. Et il y a aussi du Jacob dans l'aîné, hautain, sur la droite du tableau. Le regard dit autant le mépris ironique et égoïste du spoliateur, bâton à la main, prêt à fuir chez son oncle Laban, que la colère du spolié.

Tous deux, aîné et cadet dans l'ordre biologique, cadet et aîné dans l'ordre des promesses, sont finalement au bénéfice de l'amour du père, un amour précisément « aveugle » ! Cet amour ne choisit plus entre ses fils ; il est finalement, à lui seul, ce bien, cette fortune que le père leur a entièrement partagée. Jésus ne dit rien d'autre dans le récit rapporté par Luc. La bénédiction du Seigneur n'a pas de limites, contrairement à ce que pensait Isaac de la sienne (Gn 27,37).

4. Conclusion

On l'aura compris, à la suite de Jésus lui-même racontant l'histoire, la peinture de Rembrandt invite celui qui médite la parabole des deux fils à s'interroger sur sa propre relation avec Dieu. Autrement dit à ne plus se poser la question de ses « droits » devant lui, puisque le jeu des précédences

²³ Henri Nouwen cite p. 80 une étude de Barbara Haeger (que nous n'avons pu nous procurer), *La signification religieuse du Retour du Fils prodigue de Rembrandt*. Cet auteur y relève le fréquent parallèle entre les paraboles du fils prodigue et celle du pharisien et du publicain dans les commentaires bibliques et la peinture du 17^e siècle. L'homme assis à droite du fils aîné ferait le geste de battre sa coulpe, comme le publicain.

et des préséances est définitivement brouillé. On sait, et on ne sait plus trop à la fois, qui est qui dans ce tableau²⁴ ! Comme dans la parabole de Jésus.

Mais il nous est offert de choisir qui nous voulons être, Jacob l'usurpateur d'identité, Jacob qui cherche encore à prendre par ruse, ou le fils repentant qui n'a plus rien à cacher et ne veut plus rien d'autre que revenir vers son père.

Nous sommes en route vers le Père. Tendus entre une volonté de départ, de fuite dans l'illusion de nous faire un nom et de nous auto-réaliser, et une volonté de retour, de repentance, de réconciliation. Entre la confiance du repentir sincère et la méfiance vis-à-vis d'un Dieu dont nous n'avons toujours pas éprouvé la tendresse. Entre la certitude d'être reconnus et aimés tels que nous sommes, et l'illusion que nous pourrions duper le Seigneur et les autres.

Rembrandt nous invite à laisser là où il les a placés, c'est-à-dire dans l'ombre ou sur le côté, tout ce et tous ceux qui voudraient nous persuader qu'il faut « considérer comme une proie à arracher » (Ph 2,6 !) la bénédiction de Dieu, et notre statut filial devant lui.

Il faut laisser dans l'ombre, tous les calculs, toutes les craintes de Rébecca, l'instigatrice de la ruse de Jacob (est-elle cette silhouette féminine et voilée, tout à fait en haut à gauche, presque imperceptible au premier regard ?), et ne garder de Rébecca que sa tendresse maternelle pour Jacob, et le souci de son avenir, tout entiers contenus dans la main droite du Père. Et il faut laisser sur le côté le regard désapprobateur du fils, à droite, droit et raide dans ses certitudes, comme le bâton qu'il tient dans ses mains, repliées sur leur propre justice.

Dès lors, il ne nous reste plus qu'à entrer confiants dans l'amour qui unit le Père au Fils qui est dans son sein, cathédrale figurée par l'ogive dessinée par les épaules du père. Cathédrale dressée entre les arcs-boutants de la grâce divine et de la foi qui lui répond. ■

²⁴ Henri Nouwen, *op. cit.*, montre sur un autre plan comment l'œuvre de Rembrandt l'a invité à s'identifier tour à tour, au gré de sa vie et de ses engagements, aux trois personnages représentés. Et comment Rembrandt lui-même, de sa jeunesse au grand âge, a été tantôt le cadet jouisseur, tantôt l'aîné dur et insensible, jusqu'à se représenter, dans ses derniers autoportraits, comme ce vieillard sage et apaisé qui nous figure ici le Père.